

Raoul Étongué-Mayer

Un exemple de dévouement professionnel : enseignant dans deux continents

Par Amélie Hien

Originaire du Cameroun, Pr Raoul Étongué-Mayer vit au Canada depuis 28 ans. Installé à Sudbury depuis 1990, il est professeur titulaire au Département de géographie de l'Université Laurentienne. Depuis, il s'implique au plan académique sur deux fronts : le Canada et l'Afrique. Le professeur Étongué-Mayer s'est prêté à quelques-unes de nos questions dont nous vous livrons la substance.

A.H. Est-ce que Sudbury est votre première destination au Canada, si non dans quelles autres villes canadiennes avez-vous vécu ?

R.E-M. Sudbury est la troisième ville que j'ai habitée au Canada, après Sherbrooke, de 1981 à 1984 et la ville de Québec où j'ai vécu 1985 à 1990. Je suis arrivé à Sudbury en juillet 1990.

A.H. Pourquoi avez-vous décidé de venir vivre à Sudbury en fin de compte ?

R.E-M. C'est parce que j'y ai trouvé mon gagne-pain. C'est à Sudbury que j'ai eu mon premier emploi permanent. Je suis entré en fonction le 1er juillet 1990 au Département de géographie à l'Université Laurentienne.

A.H. En comparant Sudbury à Sherbrooke et à Québec, les deux autres villes que vous avez habitées, qu'est-ce qui fait la spécificité de Sudbury ?

R.E-M. C'est une petite ville régionale, comme vous le savez, où la convivialité est toujours présente, ce que vous ne trouvez pas nécessairement à Sherbrooke et à Québec.

A.H. Vous êtes à Sudbury depuis un bon bout de temps maintenant, comment percevez-vous l'interaction entre la communauté d'accueil et les nouveaux arrivants de l'Afrique ?

R.E-M. Je dirais qu'elle est excellente dans la mesure où après avoir vécu à Sudbury pendant un peu plus de 18 ans, je n'ai jamais connu de tension entre les Néo-Canadiens d'origine africaine et les Canadiens de souche ou les autres Canadiens. Cette convivialité n'est pas toujours présente dans les autres villes, car on peut voir à la télévision qu'il y a souvent des tensions raciales; ce que nous ne voyons pas à Sudbury.

A.H. Sur le plan professionnel, quels sont les défis auxquels vous devez faire face ?

R.E-M. Je m'étais promis dès le début de ma carrière de devenir professeur titulaire en dix ans. Il me fallait par conséquent me doter d'une solide réputation de professeur et de chercheur en travaillant de manière acharnée et soutenue. J'ai réussi à le faire. En ce moment, il me reste d'importantes publications à terminer. Donner un peu de ce que j'ai à l'Afrique me préoccupe toujours.

A.H. Êtes-vous impliqué dans des activités au sein de la communauté sudburoise ?

R.E-M. Pendant de nombreuses années, j'ai fait du communautaire, mais j'ai décidé maintenant de ne plus en faire, parce que je n'en ai plus le temps. Le dernier poste que

j'ai occupé, c'était au Centre de l'enfance et de la famille où j'étais membre du conseil d'administration jusqu'à récemment.

A.H. Pouvez-vous nous dire un peu plus long sur votre manque de temps, est-ce que ce sont vos cours qui vous occupent tant ?

R.E-M. En fait, je suis parti en permanence, je suis rarement sur place. Vous ne pouvez pas diriger une organisation communautaire ou être membre d'un conseil d'administration, si vous êtes souvent absent. Pour moi, la meilleure chose qu'il y avait à faire était de dire non. Quand je cesserai de voyager, je reprendrai éventuellement certaines des activités que j'ai dû abandonner.

A.H. Vous dites que vous êtes rarement sur place. Où allez-vous et pourquoi partez-vous ?

R.E-M. Je voyage dans le cadre de mon travail. Je vais enseigner en Afrique assez souvent, entre autres, au Maroc, au Sénégal, en Côte-d'Ivoire et au Cameroun.

A.H. Jusqu'à quel point est-il important pour vous de maintenir des liens avec l'Afrique ?

R.E-M. C'est essentiel. Je suis un enfant de l'Afrique et je le resterai. De plus, il faut bien que je retourne un peu de ce que j'ai reçu de l'Afrique à ce beau continent qui a besoin de tous ses enfants.

A.H. Avez-vous des projets de recherches particuliers dans les pays dans lesquels vous allez travailler en Afrique ?

R.E-M. Je n'ai pas de projet de recherche en tant que tel. Je vais dans le cadre de missions d'enseignement ou de soutenances de thèses. Alors, quand on m'invite à être membre d'un jury, j'y vais, je fais mon travail et je quitte. À Dakar, je codirige deux étudiants avec des collègues qui sont sur place là-bas. Cela me fait plaisir de me retrouver de temps en temps avec eux et de partager.

A.H. Si vous partez pour des codirections ou des soutenances de thèses, cela sous-entend-il qu'il y a un manque de compétences ou de personnel en Afrique dans ce domaine ?

R.E-M. Non, je ne voudrais pas dire ça. Le problème ne se pose pas de cette manière. Je ne dirai pas qu'il y a un manque de compétence. Cependant, l'Afrique a besoin de tirer le maximum de sa diaspora. Et si on se rend disponible, l'Afrique est toujours là pour nous accueillir. C'est de cette manière que je vois les choses, car dire qu'il n'y a pas d'expertise en Afrique, ce serait aller un peu trop loin. Les collègues qui sont sur place là-bas font un excellent travail, mais si nous leur apportons notre expérience nord-américaine, ils sont très heureux de nous avoir avec eux.

A.H. Vous arrive-t-il de songer à retourner en Afrique ou votre décision est-elle prise de demeurer pour de bon au Canada ?

R.E-M. On est tiraillé entre rester et repartir, mais j'ai appris qu'il ne faut jamais dire : fontaine, je ne boirai plus de ton eau. Je suis là et je me plais bien à Sudbury. Quand je suis en Afrique, je m'y plais très bien également, mais on ne sait jamais...

A.H. Si vous aviez les moyens financiers et le temps nécessaire, quel serait votre

projet de vie ?

R.E-M. Je passerais six mois au Canada et six mois en Afrique à enseigner et à faire de la recherche.

A.H. Auriez-vous un dernier mot à l'endroit des professionnels africains vivant à Sudbury ou à l'endroit de la communauté d'accueil qui les voit évoluer en son sein ?

R.E-M. Je demanderais à l'ACPAS et à tous les Africains qui sont à Sudbury de vivre un peu plus de manière communautaire et de cesser de penser aux individualités. Il faut que les gens trouvent comment faire pour vivre ensemble, afin de rendre leur communauté un peu plus dynamique. Je pense que nous ne faisons pas assez, compte tenu de tout le potentiel que nous avons.

A.H. Auriez-vous des suggestions plus concrètes pour redynamiser cette communauté ?

R.E-M. Il faut que les gens apprennent à se connaître, qu'ils se rencontrent assez souvent et qu'ils soient solidaires les uns des autres.

A.H. Merci de nous avoir accordé cette entrevue.

R.E-M. C'est moi qui vous remercie.